



Quelques jours après avoir décroché le titre mondial des poids moyens face à Tony Zale en 1948, le boxeur Marcel Cerdan, acclamé par la foule, se rend en décapotable au siège de « L'Équipe » au 10 rue du Faubourg-Montmartre.

Ah, le Faubourg... *L'Équipe* a vécu plus de quarante ans, de 1946 à 1987, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris, dans le IX^e arrondissement. Tout d'abord, à sa création, au 13, avant de vite déménager, dès 1948, en face, au numéro 10. *L'Équipe* retrouvait ainsi l'adresse de son ancêtre, *L'Auto*. Comme la quasi-totalité de ses confrères, elle quittera finalement ce quartier, cœur historique de la presse parisienne, près des grands boulevards et de la Bourse, pour s'installer à Issy-les-Moulineaux en 1987. Ce lieu mythique méritait bien un hommage et c'est le cas désormais, avec *10 Faubourg Montmartre*, un splendide ouvrage publié par les éditions En Exergue, maison dédiée à la littérature sportive, sous la direction de Gérard Ernault, ancien patron des rédactions de *L'Équipe* et de *France Football*. Écrit par des anciens du journal, il retrace sur près de

500 pages, l'histoire d'un lieu mais surtout celle des hommes et des femmes qui l'ont occupé. Voici quelques anecdotes glanées au fil des pages.

LE CAGIBI ET LES IMPÔTS D'ANTOINE BLONDIN

Antoine Blondin a écrit des milliers de chroniques pour *L'Équipe* entre 1954 et 1982 (dont 524 sur le Tour de France). L'aura de l'écrivain, son style, ses formules ont beaucoup participé à la renommée du journal. Au prix de quelques complications pratiques. Henri Garcia raconte ainsi la recherche d'un bureau à lui attribuer quand, en 1954, il entame sa chronique hebdomadaire. Il lui dégote un cagibi qui sert aux femmes de ménage à ranger leur matériel. « C'était un trou à rats d'environ deux mètres de côté. Pêle-mêle, on y trouvait quelques balais, deux seaux et un lot de serpillières encore humides », écrit Garcia qui ajoute : « À côté, une cellule de la Santé eût ressemblé à une chambre du Ritz ». Réponse de Blondin, pas diva pour un sou : « Ce sera parfait, après un bon coup d'éponge ». Parfois, la collaboration avec l'écrivain s'avérera étonnante. Il y a les soucis d'alcool, mais pas que. Le livre cite une note de service de 1959 intitulée « Cas Antoine Blondin ».

« AVEC GABIN, ON COMMENÇAIT LA JOURNÉE PAR UN CAFÉ ET LA LECTURE DE L'ÉQUIPE » Jean-Paul Belmondo

L'enjeu ? Des arriérés d'impôts de 1957. Et voilà *L'Équipe* tenue de verser directement au percepteur l'ensemble des piges de l'écrivain. « Cependant, à la suite d'un entretien que j'ai eu avec le Trésorier Principal de Paris 6, celui-ci nous autorise à lui verser le tiers de ses honoraires », se félicite un administrateur de *L'Équipe*, dans une note publiée dans le livre.

DÉBITS DE BOISSON ET CADENAS SUR TÉLÉPHONE

Tout au long de l'ouvrage, des notes de service d'époque sont glissées, qui témoignent de la « petite » vie du 10, rue du Faubourg. On peut notamment en relever une du 12 octobre 1961, signée Patrice Thominet, gérant du journal : « Depuis quelque temps, certains personnels de la maison se retrouvent dans les débits de boissons pour y consommer pendant les heures de travail. Si une certaine latitude était jusqu'ici tolérée individuellement, il ne faut pas que cela devienne une habitude journalière. Petit à petit, ça devient des rendez-vous qui durent longtemps et qui perturbent le service. Je prie les chefs de service d'y faire attention. » Oups... Dix-sept ans plus tard, le successeur de Thominet, René Laure, a d'autres soucis que l'alcoolisme supposé de ses employés. Il s'inquiète du montant des notes téléphoniques provenant du bureau de l'un des journalistes, Gérard Edelstein. Mais ce dernier n'est pas le seul occupant du lieu... « Ces montants sont exorbitants (7 252,57 francs pour les mois d'août et de septembre, 3 785,85 F pour les deux mois précédents) », s'alarme René Laure. Première mesure, la pose d'un cadenas sur le téléphone, sous la responsabilité d'Edelstein. Précision de la note : « Il est demandé instamment aux trois autres utilisateurs de n'utiliser cette ligne que pour les besoins stricts du service. »

LA LETTRE DE BÉBEL

Jean-Paul Belmondo était un lecteur historique de *L'Équipe*, dès le premier numéro du 28 février 1946 comme il l'avait confié dans un entretien au magazine *L'Équipe* en 2016. Grâce à son fils Paul Belmondo, l'acteur, décédé le 6 septembre dernier, a laissé une lettre titrée « mon livre de chevet, c'est *L'Équipe* » et publiée dans *10 Faubourg Montmartre* : « J'ai lu *L'Équipe* dès 1946. J'avais 13 ans. Et je crois l'avoir lu depuis, sinon tous les jours, au moins autant que mon activité me l'aura permis. » Bébel revient aussi sur le tournage d'*Un singe en hiver*, au côté de Jean Gabin. « On avait un rituel avec Jean Gabin : on commençait la journée par un café et la lecture de *L'Équipe*. Gabin m'impressionnait un peu, façon "monstre sacré". La lecture de *L'Équipe* nous a



Antoine Blondin face à Jacques Anquetil sur le Tour de France 1957. L'écrivain signera dans « L'Équipe » 524 chroniques consacrées au Tour.

rapprochés comme deux copains. Lui c'était plutôt le vélo, moi la boxe et le football. » Dans sa lettre, Belmondo conclut : « C'est par la boxe que je suis devenu un lecteur assidu de *L'Équipe*. Et je te suis resté. »

LE BIFTECK ET LE CATCHEUR DANOIS

Grand reporter, le premier du journal même, Fernand Albaret tient également la rubrique d'échos « Pas de fumée sans feu ». « Bon vivant, très libre d'esprit, Fernand ne se gênait pas pour écrire ce qu'il pensait, ce qui lui valut quelques fâcheries avec des dirigeants soit de fédération, soit de club », écrit *L'Équipe* à son décès, en 2003, à l'âge de 93 ans. Albaret ne se fâche pas qu'avec des présidents en costard... Un matin, un catcheur danois, Ivar Martinson, 1,90 m, 140 kg, vient au journal lui demander des comptes, suite à ses propos peu amènes (il l'avait notamment comparé à un « bifteck »). Le journaliste « fut plus rapide que Jesse Owens à Berlin pour s'échapper jusqu'au Faubourg par le dédale de couloirs menant au grand escalier », écrit

Henri Garcia dans le livre. Il dut son salut à Henri Moynet, 1,51 m, en charge du catch et de l'haltérophilie au journal. Moynet réussit à calmer le colosse en lui assurant que « les écrits moqueurs de Fernand Albaret n'avaient fait qu'accroître sa popularité et donc sa valeur marchande. » Ouf. ● vhubel@lequipe.fr

